

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 16 ET DIMANCHE 17 MAI 2015

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Abeille et ses civilisations

Bienvenue
dans la géographie
imaginaire et
l'invention du romancier
Jacques Abeille



Couverture du roman *Les mers perdues*, de Jacques Abeille, illustré par François Schuiten

ÉDITIONS ATILA

GUYLAINE MASSOUTRE

Tels Hugo Pratt et Fellini, son œuvre est légendaire, mythique. Et méconnue. Jacques Abeille s'est associé avec le dessinateur François Schuiten pour développer un formidable imaginaire.

Romancier de l'attente, à la manière d'Ernst Jünger, de Dino Buzzati et de Julien Gracq, qui l'appréciait, Jacques Abeille est un plasticien de l'imaginaire. Écrivain qui s'impose par sa créativité constante et soulignée par les illustrations de François Schuiten, il signe *Le cycle des contrées* où s'inscrit aussi *Les mers perdues* (Attila, 2010) abondamment illustré par Schuiten.

Le magistral ensemble onirique du *Cycle des contrées* comprend essentiellement quatre romans : *Les jardins statutaires*, *Le veilleur du jour*, *Les voyages du fils* et *Chroniques scandaleuses de Terrèbre*. Sous le nom de Léo Barthe, Abeille a aussi publié de petites plaquettes érotiques. Le tout fait effraction dans un monde irréel.

Pratiquant l'écriture intime, Abeille a d'abord livré au public des proses poétiques, puis ses

nouvelles érotiques, dont il revendique la pornographie. Mais, nourri de bandes dessinées, il a surtout creusé sa voie dans de grandes fictions lentes, où des guetteurs s'aventurent dans la ville de Terrèbre et sa contrée, parallèle au réel.

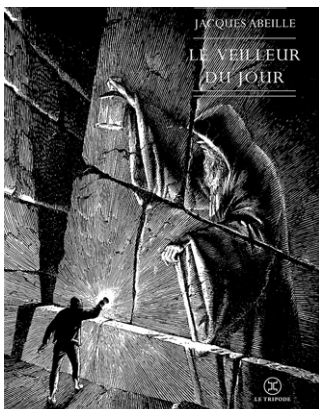
Qui est Abeille ?

Né en 1942, orphelin en 1944, et plus tard, après un séjour en Martinique, diplômé de littérature, de philosophie et d'art, il est devenu écrivain à Bordeaux. Peu médiatisé, il a été édité par de petites maisons introuvables, confirmant que là se trouvent les trésors de demain.

Son éditeur actuel, Le Tripode, né par scission en 2013 des éditions Attila, est l'artisan du juste retour de la renommée, avec la réédition de superbes objets : *Les jardins statutaires* (1982/2004/2010) et *Le veilleur du jour* (1986/2007/2015).

Bienvenue, donc, dans la géographie imaginaire, l'attente et l'invention. Alter ego de Gérard de Nerval, Abeille se veut un écrivain de l'inconscient, de la rupture, de l'effraction psychique. Loin des salons parisiens, ce surréaliste, peintre à ses heures, se dit non récupéré par l'institution.

Ni révolté comme Rimbaud ni polémiste comme Breton, il se rattache pourtant à ces écritures esthétiques et imagées que le poète-éditeur Bernard Noël, aux éditions Flammarion, a



SOURCE LE TRIPODE

Dessin de François Schuiten tiré du livre *Les jardins statutaires* de Jacques Abeille

su repérer. Fidèle à ces devanciers, il s'est voulu scandaleux, méconnu et autocritique.

Terrible Terrèbre

Dans *Les jardins statutaires*, on découvre une étrange archéologie des statues, qui poussent tels des arbres, et les architectes jardiniers qui les déplacent, les taillent et les bouturent entre autres poussées. Une carte de la contrée accompagnera les romans.

Dans *Le veilleur du jour*, Barthélemy Lécrivain, un homme sans mémoire ni passé (hormis celui de Léo Barthe, alias l'auteur), arpente le port de Terrèbre, moins effrayant que mystérieux. Venu

du pays des Hautes Brandes, près des Jardins Statutaires, il décrit cette capitale agitée, puis révoltée, d'un empire étendu aux Contrées.

Il y rencontre Zoé, grâce à qui il devient le veilleur de nuit d'un cimetière et d'une pyramide, construits en des temps immémoriaux ; puis Coralie, une étudiante qui l'entraîne au cœur du mystère : « *Toute femme est en quelque point secret d'elle-même une fille perdue et en cela l'image ensemble d'un conflit et d'une espérance* », dit-elle. Un style ample et très classique, venu des temps autoritaires de François de Malherbe, fait du guet la porte des événements fictifs, rêves poétiques qui explosent après une longue maturation.

Influencé par *Le mystère de la Grande Pyramide* de Blake et Mortimer (éditions Blake et Mortimer) et par le film *Terre des Pharaons* d'Howard Hawks, *Le veilleur du jour* développe une quête aux personnages typés, symboliques et raides. « *Nous allons vers un grand séisme ; mon sentiment est que l'avenir ne s'ouvrira qu'à ceux qui iront porteurs d'un secret* », y dit le professeur Destrefonds. « *Il faut vivre en faveur de la vie.* » Emblématique Aquitaine, rêvée et réinventée.

Collaboratrice
Le Devoir

LE VEILLEUR DU JOUR

Jacques Abeille
Dessin de François Schuiten
Le Tripode
Le Rayol/Paris, 2015, 494 pages

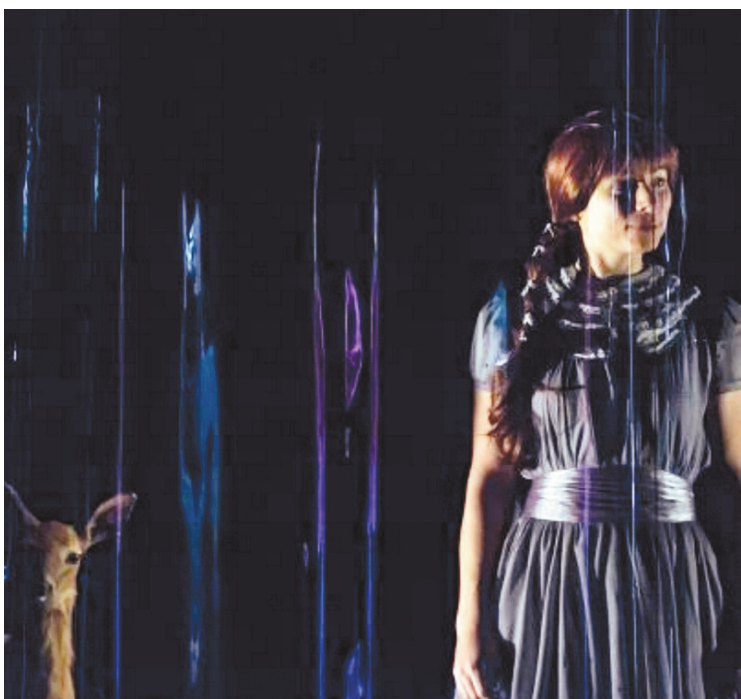


Patrice Lessard
plonge aussi
dans la marée noire
du polar
Page F 3



Notre **langue** est-elle trop familière ?
Page F 6

LIVRES



MARIE-ANDRÉE LEMIRE

La pièce de théâtre *Vipérine* a été présentée au festival Méli'môme en 2013 avant d'être transformée en roman jeunesse.

ROMAN JEUNESSE

Libérer le fantôme

AMÉLIE GAUDREAU

La pièce de théâtre jeunesse *Vipérine* reçoit des accolades depuis sa première aux Coups de théâtre en 2012. C'est peu avant qu'elle soit à l'affiche à la Maison Théâtre ce printemps que cette incursion sans détour dans les ruines d'une famille encore en deuil d'une de ses filles décédée a été publiée sous forme de roman par son auteur Pascal Bruellemans, qui en est à sa première expérience dans ce genre. Et on espère bien que ce ne sera pas la seule. Car même si *La ballade de Vipérine* transpire de toutes parts ses origines théâtrales, force est d'admettre que cet anti-conte de fées, qui a pourtant un personnage central prénommé Fée, aborde un sujet fort délicat avec un aplomb et un humour libérateurs et une fantaisie poétique qui se passent fort bien des proverbiaux blancs.

Telle Orphée

Après un court prologue qui relate les circonstances du décès de sa grande sœur trois ans plus tôt, on fait la connaissance de Vipérine le jour de ses 12 ans. Un jour en apparence banal pour son père, si pressé de partir au bureau qu'il omet de mentionner l'anniversaire de sa cadette... mais qui ne manque pas d'obliger cette dernière à aller se recueillir sur l'urne de Fée, sa sœur aînée, avant de partir pour l'école. La jeune fille, ex-cédée par la place qu'occupe

encore la défunte dans les ruines familiales, décide de se débarrasser de la fameuse urne ce jour-là, choisissant de faire l'école buissonnière pour aller « noyer la morte » dans le fleuve. Elle ne s'attend cependant pas à ce que le fantôme de Fée sollicite son aide pour se libérer de l'emprise de l'arbre à ruban du Jardin de la mort qui la retient prisonnière entre deux mondes. Ni à ce que le narrateur de son histoire s'avère finalement être la mort en personne (ou plutôt en voix...). Vipérine traverse des territoires sombres du côté des morts afin d'atteindre le fameux arbre à ruban et ainsi libérer sa sœur de son joug « terrestre ».

La jalousie de la jeune héroïne face au destin tragique de sa « wonder sister », sa colère parce que sa disparition a détruit la cellule familiale et surtout son incroyable volonté d'en finir avec toute cette tristesse sauront émouvoir les jeunes à l'aube de l'adolescence.

La pièce s'adressait aux 10 ans et plus. On a vieilli de deux ans les personnages et le public cible pour le roman. Sans doute parce que c'est une histoire qui demande une certaine maturité pour l'aborder seul.

Le Devoir

LA BALLADE DE VIPÉRINE
Pascal Bruellemans
Illustrations de
François Thisdale
Bayard Canada
Montréal, 2015, 96 pages

Au 39^e Salon du livre de l'Abitibi...

C'est le jeudi 21 mai que sera inauguré le Salon du livre de l'Abitibi-Témiscamingue 2015. Plus de 130 auteurs y enchaîneront séances de dédicaces, tables rondes, lancements de livre, conférences, entretiens.

Des visioconférences et des conférences téléphoniques permettront à certains auteurs (Hubert Reeves, Martin Michaud, Catherine Girard-Audet, par exemple) d'en être, à distance. Au Centre Air Creebec de Val-d'Or du 21 au 24 mai. Vous trouverez la programmation au www.slat.qc.ca.

Le Devoir

ROMAN QUÉBÉCOIS

Entre la vie et la mort

Quand le corps et la conscience basculent

DANIELLE LAURIN

Le coma. Cet état entre deux lieux que la science parvient encore mal à expliquer. C'est le sujet de *Si tu m'entends*, de l'auteure québécoise Pascale Quiviger, récompensée en 2004 par un Prix du Gouverneur général pour *Le cercle parfait* (L'Instant même).

Des images nous viennent, en cours de route, du merveilleux film d'Almodóvar *Parle avec elle*, même si on est dans un tout autre contexte. On pense aussi au mémorable récit autobiographique de Jean-François Beauchemin *La fabrication de l'aube* (Québec Amérique, 2008). On pourrait de plus citer plusieurs ouvrages de témoignages sur l'étrangeté de la chose, vécue de l'intérieur, dont le troublant *Une larme m'a sauvée* (Transcontinental, 2013) d'Angèle Lieby.

Mais la particularité de *Si tu m'entends* tient d'abord au fait que le coma y est vu à la fois de l'intérieur et de l'extérieur. Au présent, au fil des jours, des semaines, des mois. Par le biais de la fiction.

Au départ, un homme d'une trentaine d'années, sur un lit d'hôpital, le corps disloqué. Encore sous le choc de l'accident. Ouvrier de chantier, David est tombé d'un échafaudage. Il se revoit tomber, il revoit tout, par flashes. Pour le reste, c'est le brouillard. Il flotte, suspendu, dans des limbes flous, entre la vie et la mort.

De jour en jour, de semaine en semaine et de mois en mois, tandis que le personnel



ISTOCK

Ouvrier de chantier, David est tombé d'un échafaudage...

médical s'affaire autour de lui et que sa famille lui rend visite, nous avons accès à ses pensées, à ses états d'âme, à ses sensations physiques, à ses souffrances, à ses souvenirs et à ses rêves mêlés, à ses tentatives de communiquer. Sous forme de monologues intérieurs, mis en italiques.

Le tout est entrecoupé des réactions des autres autour. Le personnel qui le soigne. Sa femme aimante. Son petit garçon de six ans. Ses parents polonais, qui ont émigré à Montréal dans les années 1980 pour lui assurer une vie prometteuse. Tous réagissent différemment, y compris la belle-sœur aux tentatives ésotériques...

Chacun a sa propre relation avec David, chacun a ses raisons de vouloir le voir retraverser le miroir. Chacun a ses souvenirs, son besoin de lui. Et chacun a sa petite idée sur ce

qu'il convient de faire. Quelle attitude adopter. Quelles raisons d'espérer ou pas. Faut-il lui parler ou pas, le toucher ou pas? Va-t-il s'en sortir ou pas? A quel prix? Et, au fur et à mesure que le coma se prolonge: comment interpréter ses grognements, un orteil qui bouge, un sourire esquissé?

Contrairement à ceux-là, nous savons, nous, ce qui en est. Nous savons que David lutte pour sa survie. Jusqu'à quand? Les infections se multiplient. Le corps menace de lâcher. A quel moment faut-il se résigner?

Question de temps

C'est l'évolution de cette situation que décrit de façon minutieuse l'auteure. En même temps que l'évolution des réactions autour. Le temps qui passe est crucial. Le temps qui s'étire permet aussi de

rajuster le tir et, peut-être, d'en arriver à accepter l'inacceptable, à affronter l'inconcevable.

De fait, le point central du livre pourrait se situer là: à quel point le coma de David non seulement interfère dans la vie de ses proches, mais les transforme, les amène à voir la vie, la mort, autrement. Il y a de la lumière au bout du tunnel, si on peut le dire ainsi.

Procédés narratifs ingénieux, profondeur des personnages, finesse de la plume: Pascale Quiviger plonge dans son sujet avec un remarquable doigté. Sans en faire trop, sans mettre en avant d'excès larmoiements.

Il faut cependant accepter l'idée que, même absent, même dans le coma, David est présent au monde, qu'il vibre. Qu'il peut communiquer de toutes sortes de façons, y compris par la voie de l'inconscient et du rêve. Il faut accepter que, d'une certaine façon, il n'est pas là où il se trouve, dans cet univers parallèle, pour rien. Phénomène paranormal?

En tout cas, il faut admettre que quelque chose nous échappe. Que demeure une part de mystère, d'inexpliqué, d'inexplicable. Et ça, c'est un des terrains de jeu favoris de Pascale Quiviger comme romancière, et en quoi elle excelle.

Collaboratrice
Le Devoir

SI TU M'ENTENDS

Pascale Quiviger
Albin Michel
Paris, 2015, 400 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

Je marche à moi

DOMINIC TARDIF

Sous le ciel gris d'une réserve autochtone, des garçons et des filles à l'innocence sacrifiée par l'indiscrétion horreur des pensionnats ont légué à leurs enfants leurs blessures. Sarah-Mikonic Ottawa compte parmi cette génération née de parents dépossédés d'eux-mêmes. Chaque soir, lorsqu'elle revenait de l'école, sa mère empestait fort la boisson et le désespoir. Ce serait bientôt, pour elle aussi, l'alcool, la drogue et la grossesse juvénile. Voilà une existence tristement banale pour une jeune femme du peuple des Nehirowisiw, communément appelés Atikamekw.

Dans l'espoir de briser le cycle mortifère qui l'emprisonne et de ne pas imprimer dans l'esprit de sa propre fille le dégoût d'elle-même qui la tenaille, elle s'engage, raquettes aux pieds, sur le Chemin des mémoires, une longue marche dans les pas des ancêtres. « [L]e dernier jour de la période d'inscription, tu t'es réveillée d'un rêve où tu te voyais debout dans la neige [...]. Tu t'étais sentie tellement bien dans ce



SARAH SCOTT

Marie Christine Bernard

rêve, complètement libérée de cette angoisse qui te tient le cœur serré depuis toujours, comme un oiseau sinistre », se rappelle au début de *Matisiwin* la kokom de Sarah-Mikonic, sa grand-mère en allée.

Intime des moindres pensées de sa petite-fille, c'est elle qui assumera toute la narration de cette longue traversée du territoire. Le beau procédé porte en lui-même ce que le roman de Marie Christine Bernard dit de plus important: que la voix de ceux qui nous ont précédés, si elle peut nous lester à tout jamais d'un poids oppressant,

peut aussi se faire passeport vers la délivrance. Sarah-Mikonic tente à chaque foulée de se départir de la « [h]onte d'être Indienne, d'avoir un accent quand tu parles la langue de l'Autre, [...] d'avoir fait un enfant à quinze ans pendant une grosse de trois jours avec un garçon que tu n'aimais pas. »

« Tu vois le vide. Tu as eu envie qu'il t'avale aussi, n'est-ce pas? » lui demande sa grand-mère.

Chant d'amour

Quelques semaines après qu'une poète innue, Natasha Kanapé Fontaine, a dû se fendre d'un billet de blogue pour expliquer qu'affubler du mot « pow-wow » une émission à la télé d'Etat ne relevait pas du meilleur goût, la démarche de Marie Christine Bernard témoigne d'une sensibilité encore trop rare envers les Premières Nations. « Ce livre est un chant d'amour pour vous », note-t-elle en conclusion à l'intention des membres de la communauté d'Opitciwan, en Haute-Mauricie. Elle a avec eux partagé des repas, chassé et discuté, afin de nourrir l'écriture de *Matisiwin*.

Mais, c'est bien connu, l'auto-

route des bonnes intentions ne débouche pas toujours sur de bons romans. On excuserait sans doute plus rapidement ces nombreux passages où des poncifs se donnent les allures de sagesse ancestrale n'était un récit poussif, qui oublie trop souvent d'épouser la progression de son personnage principal (surtout en première moitié). Marie Christine Bernard souhaitait-elle dénoncer les ignominies qu'ont subies les Premières Nations ou raconter une histoire? Ce n'est pas toujours clair.

Les quelques pages de remerciements qui clôturent le roman, dans lesquelles l'auteure évoque brièvement ses visites chez les Atikamekw d'Opitciwan, esquissent les grandes lignes d'un livre qui mériterait d'être écrit: celui de la rencontre qu'a réellement vécue une écrivaine québécoise avec un peuple dont on sait trop peu de choses.

Collaborateur
Le Devoir

MATISIWIN

Marie Christine Bernard
Stanké
Montréal, 2015, 160 pages

POÉSIE

Quand la nuit est vide

Un couple au milieu d'une forêt, la nuit. Désorienté, comment s'y retrouver?

HUGUES CORRIVEAU

Difficile de ne pas exiger l'éblouissement quand on nous propose un recueil constitué de 135 lignes de poésie réparties sur 45 pages. On se dit que l'économie devrait produire une fulgurance renversante, telle du moins que le peu de mots imposeraient l'admiration.

J'avais bien aimé le premier recueil de l'auteur, *Devant mon corps*, paru en 2011 (Le Noroît). Tout aussi peu loquace, il avait pourtant un propos largement suffisant pour qu'on y adhère. Dans *Avance la nuit*, le sujet est si mince que c'est bien la seule adéquation qu'on pourrait y reconnaître entre la facture et le sens.

D'abord, disons que l'auteur se complait dans un vocabulaire rare qui alourdit

inutilement ce qui pourrait se satisfaire de moins. Ainsi, le recours aux « noctuelles », « fumeroles », « ouache », « liteau » (deux fois), « lombes », « bouscuell » et autres « arrachis » paraît bien artificiel et donne à ce livre un petit côté forcément précieux.

Faut-il dire aussi que l'auteur ne se prive pas d'utiliser certaines formulations lourdaudes, telles ces « nappes de silences », « bastions de fumée », « voilage de la forêt », « insuffisance du prenable », « cape des étoiles », jusqu'à se perdre dans le « gésier du ciel ».

Humanitude

Qui comprendra vraiment cette question, au sens bicornu, posée comme seul

poème en une page égarée: « que trouvera-t-elle hors de ce qui la rattache de plus que ce qui l'éloigne? » Qui pourra répondre à cette autre interrogation aux accents tragiques: « jongle-t-il l'arrière-fond de son crâne lorsqu'il s'enferme en elle? »

Une femme s'enfoncé dans la nuit d'une forêt pour rencontrer « l'Autre » (avec la majuscule). Franchissant les obstacles évidents qu'une telle entreprise soulève, l'auteur et le désir se perdent un peu beaucoup. Désincarnés à souhait, les lieux n'ont pas de réelles dimensions. Les protagonistes y promènent leur « flageolet quartier de chair », ça et là dans la nuit. Eux qui savent (heureuse formule, enfin!)

« la splendeur et le danger des seuils », « ils avancent en soulevant le territoire // glissent sous l'écorce des morceaux d'eux nocturnes créant de petites îles ».

Avouons-le, on suit difficilement cette quête encombrée, écrite souvent de façon aléatoire, recourant à des formulations souvent vides de sens. Et comme l'auteur le dit elle-même, « ornée du doute comme panache », il vaut mieux les laisser tranquillement à ce gouffre qui tout à coup s'ouvre devant eux, à savoir « l'humanité comme sépulture ».

Collaborateur
Le Devoir

AVANCE LA NUIT

Geneviève Gosselin G.
Le Noroît
Montréal, 2015, 60 pages

Les Heures bleues
vous invitent à la
librairie Alire

LE JEUDI 21 MAI
DE 5 À 7

TROIS LIVRES
SERONT LANCÉS!

UN AUTRE JOUR
de Jacques Boulterice
et Madeleine Ghys

**L'ABÉCÉDAIRE
DES ANIMOTS**
de Marjolaine Bonenfant
et Robert Soulières

GUSTO ET LA PARESSE
d'Émilie Demers

LIBRAIRIE INDÉPENDANTE AGRÉÉE
Place Longueuil :: 825, rue Saint-Laurent Ouest Longueuil, Qc :: www.librairie-alire.com :: 450 679-8211

Allô prof : des services GRATUITS d'aide aux devoirs offerts à la grandeur du Québec!

Montréal
(514) 527-3726

Québec
(418) 843-5355

Extérieur
1-888-776-4455

Internet
www.alloprof.qc.ca

LITTÉRATURE

Marée noire

CHRISTIAN
DESMEULES

Alors que la célèbre collection « Série noire » de Gallimard, fondée en 1945 par Marcel Duhamel, souffle cette année ses 70 bougies, les signes de la domination d'un genre apparu à la fin du XIX^e siècle s'accroissent de plus en plus. Le polar — mot fourre-tout pour désigner roman noir, roman policier, thriller ou enquête criminelle — est tranquillement en train de devenir hégémonique dans le paysage littéraire.

En 2014, en France seulement, 16 millions de polars auraient été vendus... Une véritable avalanche. Ce « tout-au-polar » — comme le tout-à-l'égout... — est un peu le grand déversoir contemporain de toutes nos frayeurs.

Au point où chacun semble rêver aujourd'hui de pondre son polar. De nouveaux éditeurs apparaissent, des collections sont créées. De parfaits néophytes crient au chef-d'œuvre et orchestrent des lancements « historiques ». Certains écrivains parmi les plus « littéraires » se grisent aussi en plein jour de ce fantasme sombre et se laissent parfois aller à leurs penchants. N'est toutefois pas Simenon, Henning Mankell, Jean-Patrick Manchette, Stieg Larsson (auteur de la trilogie *Millenium*) ou James Ellroy qui veut.

La plupart devront se contenter d'être de sous-Dan Brown — l'auteur de *Da Vinci Code*, un livre qui est au polar ce que *Cinquante nuances de Grey* est à la littérature érotique. Ce qui s'appelle voler bas, très bas.

Nouveaux joueurs, vieux réflexes

Patrice Lessard s'y met lui aussi, alors que son éditeur, Hélotrope, inaugure pour l'occasion « Hélotrope noir », une nouvelle collection consacrée exclusivement au genre (lire également la critique ci-dessous). Auteur d'une fascinante trilogie lisboète (*Le sermon aux poissons*, *Nina* et *L'enterrement de la sardine*, Hélotrope, 2011 à 2014), Lessard se renouvelle sans se réinventer. Si ses livres précédents flirtaient déjà dangereusement avec le genre, l'écrivain n'hésite pas, dans *Excellence Poulet*, à tordeur un peu le cou à ses codes et à ses stéréotypes.

Récemment rentré de Lisbonne, au Portugal, où il a passé près de vingt ans, Gil Papillon

« n'avait jamais aimé le Québec, ne s'était jamais senti ici chez lui après avoir vu comment on vivait ailleurs, et avait décidé d'y rester, ailleurs ». Vaguement détective privé lorsqu'il était à Lisbonne, habitué à jouer dans les marges, l'homme prête son regard d'étranger au récit et se trouve rapidement un emploi dans une boutique de prêt sur gages de Rosemont-La Petite-Patrie. Un front, aux yeux de Gil, atteint de *saudade*, la mélancolie à la portugaise, « un lieu où s'accroissent les débris de nombreuses histoires intéressantes ».

La mort violente du propriétaire de la garderie des Frimousses au chocolat — son cadavre a été retrouvé dans un conteneur à déchets —, installée à côté d'une rôtisserie et d'un salon de massage érotique, angle Saint-Zotique et Marquette, réveille les vieux réflexes de chien pisteur de Gil, qui se propose pour mener son enquête parallèle.

Une galerie de personnages colorés — mais choisis dans les tons les plus sombres du spectre —, qui s'expriment le plus souvent dans une langue locale assez crue merci, vient donner de la densité à *Excellence Poulet*. Tels Minou, Zoreille et Gros Bill, le propriétaire de la rôtisserie Excellence Poulet. Gil lui-même (dont la personnalité demeure peut-être un peu trop floue) contribue à l'étonnante richesse de ce livre inattendu.

Du poulet au polar

Impossible d'y échapper. Romans, films, séries télévisées: tout nous ramène au polar. Au point, peut-être, de donner l'impression à des millions de spectateurs frileux que le crime, en dépit du bon sens et de toutes les statistiques, est aujourd'hui partout et qu'il pourrait d'un moment à l'autre frapper à leur porte. Et de là à parler de paranoïa collective, il n'y a qu'un pas qu'il est particulièrement facile de franchir.

De quoi fournir des alibis aux régimes de plus en plus populistes, liberticides et répressifs qui nous gouvernent aujourd'hui.

Devenu un immense canal de divertissement et de conformisme, le reste que, pour certains auteurs, le polar demeure un formidable véhicule de critique sociale. Le reflet un peu flou du désenchantement du monde. Le révélateur des dérèglements et des angoisses de notre époque — qui les prend aussi en charge d'une certaine façon en validant les inquiétudes et en anesthésiant les lecteurs sous couvert de divertissement.

C'est une partie de la thèse, pas forcément originale mais stimulante, qui sous-tend l'essai de Luc Boltanski paru en 2012: *Énigmes et complots. Une enquête à propos d'enquêtes* (Gallimard).

C'est en tout cas ce que semble faire, partiel-



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Patrice Lessard

lement du moins, Patrice Lessard dans son *Excellence Poulet*, que l'on ne connaissait pas vraiment sous cet angle. Mais il s'y adonne à sa façon, sans jouer jusqu'au bout le jeu du roman noir. Tout en convoquant notre histoire sociale et politique récente en guise de décor: le scandale des permis de garderie accordés par les libéraux, la violence policière, les politiques d'austérité, un certain désenchantement collectif.

Un narrateur ludique et indéterminé, qui est peut-être le même que celui de la trilogie lisboète, nous raconte tout ça avec un soupçon de cynisme: « Une chance que tout le monde s'en

sacre, pensa le sergent-détective Paquet, sinon il y aurait une révolution. En même temps, se dit-il encore, au Québec, une révolution, c'est clair que ça se peut pas. Les crottés sont tranquilles. »

Et sans être un grand roman noir, le livre ne fait pas tache dans l'œuvre de Patrice Lessard.

cdesmeules@ledevoir.com

EXCELLENCE POULET
Patrice Lessard
Hélotrope noir
Montréal, 2015, 242 pages

POLAR

Tours et détours

MICHEL BÉLAIR

Quel livre étrange! Qui part dans un sens, pépère presque, puis qui bifurque violemment dans une tout autre direction. C'est probablement ce virage bien appuyé qui fait que, même si on apprend rapidement que tout se passe ici entre Ham-Sud et Ham-Nord, on a l'impression de flotter tout au long dans une sorte de nulle part où prédomine une atmosphère à la David Lynch, trouble, malsaine, nauséabonde même.

Tout s'amorce pourtant tout doucement autour du personnage de Roxane Pépin, nouvellement retraitée à la campagne et à peine élue maîtresse de sa petite localité. Très vite on devine que sa vie n'est pas simple et qu'elle est perturbée tout autant par Louis-Etienne, son fils malade, que par ses nouvelles fonctions.

Puis surgit un deuxième personnage, étrange: Hermann Fiesch, un Suisse immigré depuis quelques années qui habite l'ancien presbytère. Il a déjà transformé l'église du village en étable-arche de Noé et il rêve d'une ferme récréotouristique qui est loin de faire l'unanimité. Ajoutez à cela une colonie de martinets ramoneurs installée dans le clocher de l'église et qui s'obstine à ne pas s'envoler vers le Sud même si le temps est venu depuis longtemps. Tous les éléments du drame sont là, ou presque.

Lourde métaphore

Mais on verra bientôt que tout cela importe peu... Car le récit prend un tour différent avec l'apparition de Jessica Acteau, la jeune et jolie « masseuse personnelle » de Fiesch. C'est elle désormais qui occupera le centre d'une toile d'araignée monstrueuse reliant tous les personnages de cette histoire qui va tourner au *gore* le plus sanguinolent.

Le changement de cap est

plutôt brutal. Alors que l'on apprend, accessoirement presque, qu'une méchante multinationale se livre dans le coin à des expériences pas trop catholiques, on découvre des centaines de cadavres de bestiaux dans les pâturages. Et comme si la pestilence était une métaphore du mal profond qui dévaste la région, l'histoire jusque-là plutôt calme explose soudain avec une rare violence.

Quelques personnages, auparavant très secondaires, vont ainsi littéralement « péter les plombs »; coup sur coup, on assistera à une tentative d'assassinat, à un enlèvement,

à deux meurtres en direct et à un dépeçage en règle à la Luka Rocco Magnotta. Le lecteur aura peine à comprendre cette sur-enchère d'hémoglobine tant tout cela est amené criminel sur le tapis, sans que l'on ait pu voir venir quoi que ce soit. Comme si tout à coup l'auteure avait décidé de surprendre tout le monde en changeant de registre et en versant dans la violence gratuite. Un peu comme si Donna Leon se mettait à faire du Jo Nesbo.

Qui est vraiment Jessica Acteau? Une victime, une manipulatrice ou les deux? Et pourquoi son histoire s'impose-t-elle tout à coup comme l'axe central du récit au point d'emprunter de plus en plus fréquemment le « je » du narrateur alors que l'auteur continue d'insister sur les états d'âme de Roxane Pépin et de son petit monde? Faut-il parler de roman dans le roman, ou plutôt d'éparpillement? D'autant plus que rien ne laissait prévoir un tel investissement dans le morbide...

N'empêche qu'à travers ce bouillonnement plutôt insistant, il faut l'avouer, une voix différente et une écriture dangereusement efficace se font sentir. On entendra très certainement parler encore de Maureen Martineau, mais on ne peut s'empêcher d'espérer qu'elle arrive à mieux

canaliser son réel talent de créatrice d'atmosphères.

Collaborateur
Le Devoir

**UNE ÉGLISE
POUR LES OISEAUX**
Maureen Martineau
Hélotrope noir
Montréal, 2015, 183 pages

PALMARÈS
Du 4 au 10 mai 2015

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉCÉDENT NB DE SEMAINES

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT	NB DE SEMAINES
1	Romans québécois		
1	Les héritiers d'Enkidiev • Tome 11 Double allégeance	Anne Robillard/Wellan	1/5
2	Des nouvelles d'une p'tite ville • Tome 2 1968	Juliette Mario Hade/Les Éditions réunies	-/1
3	1967 • Tome 1 L'âme sœur	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	2/5
4	Ce qu'il reste de moi	Monique Proulx/Boréal	5/3
5	Tu peux toujours courir	Valérie Chevalier/Hurtubise	4/5
6	La nouvelle vie de Mado Côté, retraitée	Rosette Laberge/Les Éditions réunies	3/5
7	La promesse des Gélimas • Tome 1 Adèle	France Lorrain/Guy Saint-Jean	8/5
8	Journal d'un disparu	Maxime Landry/Libre Expression	6/13
9	L'épicerie Sansoucy • Tome 2 Les châteaux de cartes	Richard Gougeon/Les Éditions réunies	7/10
10	Les secrétaires • Tome 1 Place Ville-Marie	Marylène Pron/Les Éditions réunies	-/1

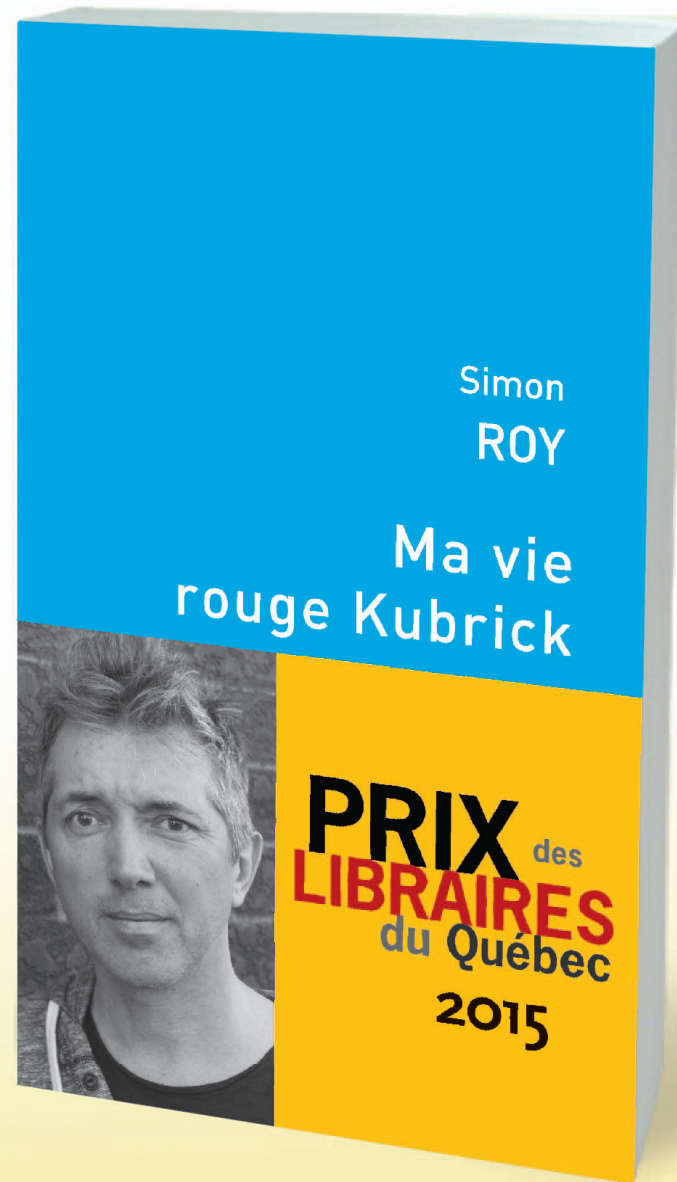
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT	NB DE SEMAINES
1	Romans étrangers		
1	L'instinct présent	Guillaume Musso/XO	1/7
2	Elle et lui	Marc Levy/Robert Laffont Versilio	3/13
3	Dans la ville en feu	Michael Connelly/Calmann-Lévy	2/2
4	L'ombre de Gray Mountain	John Grisham/Lattès	5/5
5	After • Tome 2 La collision	Anna Todd/Homme	7/3
6	Georgian • Tome 4 Si vous me provoquez	Sylvia Day/Flammarion Québec	6/7
7	Les ombres de Katyn	Philip Kerr/Du Masque	4/2
8	Tu me manques	Harlan Coben/Belfond	8/6
9	Codex 632. Le secret de Christophe Colomb	José Rodrigues dos Santos/HC	-/1
10	After • Tome 1 La rencontre	Anna Todd/Homme	9/6

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT	NB DE SEMAINES
1	Essais québécois		
1	Jean-François Lépine, sur la ligne de feu	Jean-François Lépine/Libre Expression	6/27
2	Tout ce que les publicitaires ne vous disent pas	Amaud Granata Stéphane Mailhot/La Presse	1/3
3	Walmart. Journal d'un associé	Hugo Meunier/Lux	2/6
4	État du Québec 2015	Collectif/Del Busso	3/4
5	11 brefs essais contre l'austérité	Collectif/Somme toute	4/6
6	La dictature du bonheur	Marie-Claude Élie-Morin/VLB	5/6
7	Dépression. Une histoire économique du Québec...	Collectif/Lux	8/2
8	James Bond encore. Pour une mythanalyse de l'agent 007	Frédéric Julien/Poètes de brousse	-/1
9	Sortir le Québec du pétrole	Collectif/Somme toute	7/2
10	Essais de littérature appliquée	Jean Larose/Boréal	10/4

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT	NB DE SEMAINES
1	Essais étrangers		
1	Du bonheur. Un voyage philosophique	Frédéric Lenoir/Fayard	1/12
2	La chair interdite	Diane Ducret/Albin Michel	2/10
3	L'occident terroriste. D'Hiroshima à la guerre des drones	Noam Chomsky André Vitchek/Écosociété	-/1
4	Les barbares. Essai sur la mutation	Alessandro Baricco/Gallimard	-/1
5	Tout peut changer. Capitalisme et changement climatique	Naomi Klein/Lux	4/9
6	François parmi les loups	Marco Poli/Philippe Rey	6/3
7	Réconciliez-vous!	Marek Halter/Robert Laffont	3/2
8	Nous sommes Charlie. 60 écrivains unis pour la liberté...	Collectif/Le Livre de poche	10/2
9	Soeurs volées	Emmanuelle Walter/Lux	-/1
10	La Bible de l'athéisme	Sam Harris Emily Patry/Cardinal	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard. © BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

BRAVO!



176 pages • 19,95 \$
PDF et ePub : 14,99 \$



Boréal

www.editionsboreal.qc.ca



Agissez.

(514) 934-4846
fondationpourenfants.com

LA FONDATION DE L'HÔPITAL DE MONTRÉAL POUR ENFANTS

LITTÉRATURE AMÉRICAINE

Mémoire vive

De la Russie aux États-Unis, le parcours drôle et émouvant de Gary Shteyngart

CHRISTIAN DESMEULES

« *Lorsqu'un écrivain naît dans une famille, la famille est finie* », a écrit quelque part Czeslaw Milosz. Gary Shteyngart, qui cite le Polonais dans ses *Mémoires d'un bon à rien*, en sait lui-même quelque chose.

Né en 1972 à Leningrad (aujourd'hui Saint-Petersbourg), Shteyngart a immigré aux États-Unis avec ses parents en 1979, en pleine guerre froide, profitant d'un sauf-conduit accordé à l'époque à un certain nombre de citoyens juifs, leur permettant de quitter l'URSS.

Romancier, auteur de *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes Russes* (2005), d'*Absurdistan* (2008) et de *Super triste histoire d'amour* (2012), tous parus aux éditions de L'Olivier, Shteyngart est un puissant satiriste qui a mis au cœur de son œuvre l'expérience de l'immigration et de la « russitude ». Il manie en virtuose l'insulte et l'autodérision à la Woody Allen, en franc-tireur qui a dû

apprendre très tôt à faire fi de ce que les autres pensaient de lui. Ces *Mémoires d'un bon à rien* ne font pas exception.

Jeunesse d'un écrivain

À l'origine, tout un monde de souvenirs refoulés est ressuscité par une attaque de panique qui le frappe dans une librairie de Manhattan, alors qu'il feuilletait un livre d'art consacré à une église de Saint-Petersbourg. De leur vie en URSS jusqu'à leur installation dans le quartier de Queens, à New York, l'épisode réveille une succession de chocs qui s'ajoutent à une histoire familiale déjà lourde (guerre, persécutions).

Tous les deux profondément conservateurs, ses parents n'ont pour leur part jamais vraiment quitté la Russie. Ils n'ont jamais cessé non plus de s'envoyer des insultes. Entre un père ingénieur qui rêvait d'être chanteur d'opéra et une mère professeuse de piano qui

s'acharne à rendre la vie plus difficile qu'elle ne l'est déjà, le petit Igor, lui, s'est rapidement transformé en Gary.

Garçon timide, peureux et asthmatique, il a longtemps été la drôle de bibitte de la classe et s'est demandé pendant des années comment franchir la distance qui existe entre être russe et être aimé. Sa réponse à lui sera de se mettre à écrire, tout simplement, et de puiser dans son expérience familiale unique. A leur façon, ces *Mémoires d'un bon à rien* témoignent aussi d'un parcours parallèle : celui de la naissance d'un écrivain. Et pour Shteyngart, cette épiphanie marque le vrai début de sa vie : « *Je marchais sur l'eau.* »

À la fin de l'adolescence, ses résultats scolaires en dents de scie vont vite contraindre ses parents à plus de pragmatisme. Ni Harvard, ni Yale, ni Princeton ne vont l'accepter dans leur club sélect. Ainsi, au

fil des déceptions successives, tous deux en viendront à pondre un charmant néologisme de leur cru pour désigner leur fiston, l'affectueux « *Ratiouchka* » (Petit raté).

Dans ce contexte, on l'imagine bien, la publication de son premier roman aura l'effet d'un véritable séisme familial. Avant qu'un voyage d'une semaine à Saint-Petersbourg en 2013, qu'il fera cette fois en compagnie de ses parents, ne vienne panser quelques plaies et boucler en quelque sorte la boucle.

Émouvants, hilarants, intelligents, ces *Mémoires d'un bon à rien* de Gary Shteyngart sont à ne pas manquer. Un vrai feu d'artifice.

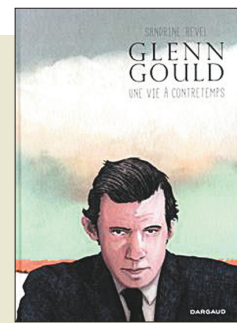
Collaborateur
Le Devoir

MÉMOIRES, D'UN BON À RIEN

Gary Shteyngart
Traduit de l'anglais
par Stéphane Roques
L'Olivier
Paris, 2015, 400 pages



LA VITRINE



BANDE DESSINÉE

GLENN GOULD
UNE VIE À CONTRETEMPS
Sandrine Revel
Dargaud
Paris, 2015, 134 pages

C'est une remarquable rencontre du fond et de la forme que vient d'orchestrer la bédéciste Sandrine Revel en partant à la rencontre du pianiste canadien Glenn Gould, de sa vie, de son œuvre et de sa douce folie, dans cette biographie délicieusement dessinée. Le découpage est sans *legato*, sous tension de la première à la dernière page, avec cette vélocité, cette vivacité qui n'est pas sans rappeler celle des *Variations Goldberg* dont la logique implacable a été magnifiée sur vinyle dans les années 50 par le pianiste. Tout est là, loin d'une trame narrative sur fil continu qui aurait été trop convenue pour le personnage : les fragments sont montés à rebours, dans des temps et contretemps rythmiques qui, de l'enfance au studio de la CBC, de la ville sous la neige au bord d'un lac, du génie à l'angoisse, extraient toute la densité d'une existence qui n'en était certainement pas dépourvue. Preuve qu'en devenant objet ou sujet, le génie peut parfois donner des œuvres géniales.

Fabien Deglise



ROMAN

LES JOURS ET LES JOURS
François Cusset
P.O.L
Paris, 2015, 348 pages

Ce sont les frères et sœur Cusset, tous universitaires. Ils ont publié : Catherine, romans et autobiographie, *Une éducation catholique* (Gallimard) ; Yves, essayiste et acteur, un monologue à succès, *Rien ne sert d'exister*; François, historien des idées, un journal de l'an 2014, *Les jours et les jours*, passionnant. L'entreprise de François est folle : dire toute la politique, les infos, les états d'âme, le quotidien. Mais on s'en sort. Cusset fait exploser le temps, vibre de tous ses sens, en traitant la vie dans la culture, et la culture comme sens à la vie. Pas « *diarisme diarrhétique* », dit-il, mais de l'écriture, propulsant les signes d'introversion et le menu grandiose dans une jouissance fougueuse et captivante. Entreprise doublement valable, pour le renouveau de l'écriture intime et pour le regard porté alentour, du détail minuscule aux plus grands horizons. Excellent.

Guylaine Massoutre

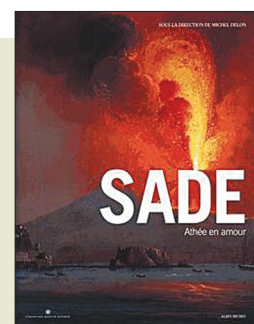


ROMAN JEUNESSE

CURIEUX DE NATURE
TOME 1: LES OISEAUX
Mylène Arpin
Hurtubise
Montréal, 2015, 188 pages

« *Une nouvelle série pleine de trucs pour apprivoiser la faune et la flore* », annonce la quatrième de couverture. Il risque donc d'y avoir de nombreux tomes des aventures de Camille et de sa joyeuse maisonnée passionnée de nature, et animée par une ménagerie nombreuse mais harmonieuse. Entre son père vétérinaire et sa grand-mère particulièrement douée pour apprivoiser et identifier toutes sortes d'animaux, la jeune fille, que l'on devine quelque part au milieu du primaire, ne s'ennuie jamais : elle soigne, découvre et enquête même sur les espèces qui ont élu domicile près de chez elle, à l'orée d'une forêt. Dans ce premier épisode, les jeunes lecteurs de l'âge de Camille sont invités à découvrir la faune ailée dans tous ses états, ou presque. L'intrigue simplissime du roman sert surtout à piquer la curiosité de futurs ornithologues du dimanche. Et le fait plutôt bien. Ceux qui auront mordu à l'hameçon tendu par l'auteure, elle-même amoureuse des animaux, trouveront leur compte dans le guide d'observation des espèces d'oiseaux les plus communes ajouté en annexe.

Amélie Gaudreau



BEAU LIVRE

SADE, UN ATHÉE EN AMOUR
Sous la direction de Michel Delon
Albin Michel
Paris, 2014, 336 pages

Sur la couverture, un volcan en éruption. Le titre, *Sade, un athée en amour*, est emprunté à une citation de Pigault-Lebrun, un auteur que Sade a beaucoup lu alors qu'il était prisonnier à l'hospice de Charenton, où il a d'ailleurs été directeur de théâtre. Sade, dont le seul nom évoque le mélange interdit de la cruauté et de l'érotisme, répudiait les illusions conjointes de l'amour et de la religion. Toute sa vie, écrit Michel Delon, Sade se pose cette question : « *Lathéisme en amour est-il la négation de tout élan amoureux ou bien plutôt sa vérité enfin délivrée de la boue du ciel [...]* ? » La création sadienne, poursuit-il, est de tenter d'incarner cette question dans des corps et des situations sans y apporter de réponse. D'où le soufre qui se dégage de l'œuvre. Aux côtés de cette réflexion, l'ouvrage propose une série de photographies des différents lieux d'incarcération du célèbre marquis, ainsi que différentes reproductions de ses lettres et ouvrages. Car s'il n'avait pas passé sa vie en prison, suggère Jean-Christophe Abramovici, Sade « *ne serait sans doute pas devenu un grand écrivain* ». L'ouvrage documente abondamment le penchant de Sade pour l'histoire, la littérature et la philosophie.

Caroline Montpetit



Une ancienne prison d'esclaves à Petit Canal, en Guadeloupe, envahie par les racines d'un figuier.

NICOLAS DERNE AGENCE FRANCE-PRESSE

LITTÉRATURE FRANCOPHONES

Des mères courage antillaises

Simone Schwarz-Bart termine le projet littéraire de feu son mari

LISE GAUVIN

Simone Schwarz-Bart, romancière guadeloupéenne dont les œuvres *Pluie et vent sur Têlumié Miracle* (Seuil, 1995) et *Ti-Jean L'horizon* (Points, 1998) sont des classiques de la littérature antillaise, a entrepris de réaliser le projet élaboré du vivant de son mari d'écrire un cycle romanesque inspiré de l'histoire caribéenne, dont *La mulâtresse Solitude* (Points) était le premier volet. Signé du seul nom d'André Schwarz-Bart, le livre fut mal accueilli par la critique et on fit à son auteur un procès de légitimité. Seul Senghor semble alors avoir perçu l'importance de l'ouvrage et des enjeux qu'il mettait en place. Dans une lettre adressée à son auteur, il écrit : « *Le problème que vous posez dans votre roman est, à mon avis, le plus grand problème de cette deuxième moitié du XX^e siècle : le problème de la symbiose des races et des civilisations. Malgré tous les progrès réalisés par la Civilisation industrielle, qui a pris naissance à la Renaissance ; à cause, précisément, de cette civilisation, le problème du métissage se pose — avec la surrection de la Négritude, la résurrection de la Judéité et de l'Arabité.* »

Mais la blessure est irréparable et le romancier, « *humilié* », entre en silence. Ce n'est que quelques années après son décès, survenu en 2006, que son épouse, Simone, reprend les brouillons et les manuscrits de ce qui devait constituer une

fresque élaborée en commun. Sous le titre *L'ancêtre en solitude*, le roman reprend le récit là où son auteur l'avait interrompu et raconte la vie de trois générations de femmes antillaises, dignes descendantes de l'esclave Solitude condamnée à l'échafaud.

« Leurres de blancs »

L'histoire commence à la fin du XVIII^e siècle, avec l'entrée en scène de Julie de Montaignan, une fille sans dot de hobereaux poitevins demandée en mariage par un riche planteur de la Martinique. À la mort de son mari, qui arriva après plusieurs années « *de chute libre dans le tafia et la négresse* », elle songea un moment à retourner en France mais changea d'idée à la pensée de « *vivre sans le plancher humain que constituaient, sous ses pieds, les esclaves* ».

Devant se rendre en Guadeloupe pour s'occuper de la succession de son fils, elle décide d'acheter la fille de l'esclave Solitude, dont personne ne voulait, qu'elle ramène avec elle en Martinique. C'est ainsi que Louise Solite passa la première partie de sa vie sous la tutelle de Madame de Montaignan. Une patronne somme toute assez douce, qui, avec l'aide de Man Fatoun sa nourrice, la protège « *des autres domestiques qui se livraient sur son corps à toutes sortes d'examen mystérieux afin de déterminer si elle était ou non contaminée par le sang de sa mère* ».

Après le décès de sa protectrice, et à la suite d'un épisode où elle croit avoir vu Jésus, elle reprend sa place, celle d'une négresse « *ni plus ni moins méritante qu'une autre, ni plus ni moins aimée de Dieu, ni plus ni moins maudite* ». Elle connaît alors la réalité de l'esclavage, qui est « *monotonie, désert, ennui* ». Jusqu'à ce qu'elle soit vendue à un Blanc, Nestor Legrandin, qui en fait sa servante maîtresse et avec qui elle aura trois filles.

Histoire antillaise

L'abolition de l'esclavage, en 1848, changea peu de chose dans la vie de Man Louise, qui « *pensait que toutes ces histoires de liberté étaient un coco-maque de leurres, un piège de blancs* ». Car « *petit à petit, les habitations brûlées s'étaient rebâties, les blancs avaient repris place dans leurs salons, et les troupes de nègres avaient retrouvé le chemin des vastes champs de canne de la plaine* ». La troisième fille de Louise était une « *petite mulâtresse vraiment claire, une personne vraiment sauvée* », alors que les deux autres étaient, comme leur mère, des « *négresses si noires que bleues* ». Hortensia, la deuxième, dont l'esprit ressemble à « *un collier de perles sans fil* », donna naissance à Marie, surnommée Mariotte. Celle-ci comprendra que « *la seule magie est celle des blancs, l'alphabet, les petites lettres* ». C'est elle qui, à certains moments, prend en charge le ré-

cit et livre ses réflexions par l'entremise de son journal.

Dans un style alerte, où la poésie fait bon ménage avec l'humour, et dans une prose émaillée de trouvailles langagières, Simone Schwarz-Bart nous livre tout un pan de l'histoire antillaise vécu à travers trois générations de femmes dont l'héroïsme se décline au quotidien. Un monde où l'on accouche à quinze ans et où les géniteurs le plus souvent disparaissent sans laisser d'adresse. Un monde dur, implacable, qui n'en transmet pas moins le sentiment d'une solidarité transcendant les époques : « *Le plafond de la petite véranda devint une toile d'araignée immense, plus vaste que le ciel, une toile où se déployaient les morts anciens, les morts présents, et les morts à venir, toutes les forces connues et inconnues auxquelles chacun se sentait suspendu, comme à un fil tremblant.* »

Le pari était risqué, vu l'ampleur du sujet. Il a été relevé avec brio. Man Louise, Hortensia, Mariotte ont rejoint le panthéon littéraire, au même titre que les Marie-Sophie Laborieux (*Texaco*, Patrick Chamoiseau, Gallimard) et autres mères courage de la bibliothèque mondiale.

Collaboratrice
Le Devoir

L'ANCÊTRE EN SOLITUDE

Simone et André Schwarz-Bart
Seuil
Paris, 2015, 230 pages

ESSAIS

LA VITRINE

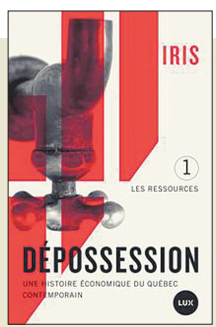


RÉCIT AUTOBIOGRAPHIQUE

ILS SONT FOUS CES CORÉENS!
DIX ANS CHEZ LES FORCENÉS
DE L'EFFICACITÉ
Eric Surdej
Calmann-Lévy
Paris, 2015, 173 pages

Dans l'entreprise sud-coréenne LG, la sonnerie d'un téléphone n'a pas fait entendre ses premiers décibels que l'employé a déjà le combiné en main. Il a intérêt: il est chronométré. Toutes ses tâches le sont. Sa promotion au sein de l'entreprise en dépend. Et plus il montera, plus la pression sera forte... et plus son poste sera précaire. Car au sommet, il y a 400 dirigeants — jamais plus, jamais moins —, tous plus remplaçables les uns que les autres. Un subalterne a un point de pourcentage de plus que vous sur son bulletin d'évaluation et vous êtes éjecté. Ainsi le veut l'éthos de travail coréen, tout voué qu'il est à l'efficacité. Le Français Eric Surdej a été le premier Occidental à accéder au saint des saints chez LG, l'un des principaux *chaebols*, ces colosses industriels qui dominent l'économie sud-coréenne et envahissent le monde avec leurs téléviseurs, voitures, laveuses, sècheuses, etc. Dans *Ils sont fous ces Coréens!*, Surdej raconte de fabuleuse façon son ascension, puis sa chute, dans cette impitoyable machine, hiérarchisée au possible et qui ne tolère aucune insubordination.

Jean-Frédéric Légaré-Tremblay

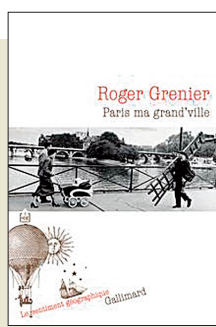


ESSAI

DÉPOSSESSION
UNE HISTOIRE ÉCONOMIQUE DU QUÉBEC
CONTEMPORAIN
TOME I: LES RESSOURCES
IRIS
Lux
Montréal, 2015, 328 pages

«Le ver de la dépossession était dans la pomme de la Révolution tranquille», affirme hardiment Simon Tremblay-Pépin, qui dirige un ouvrage publié par l'Institut de recherche et d'informations socio-économiques IRIS, organisme québécois progressiste de recherche économique fondé en 2000. Loin de soutenir, comme certains ultraconservateurs, que le changement survenu entre 1960 et 1966 était néfaste, il pense qu'il était très insuffisant. La Révolution tranquille, explique-t-il, a fait naître deux nouvelles forces: les technocrates et les entrepreneurs, qui, proches du pouvoir, auraient perpétué la dépossession «alors même qu'ils prétendaient y mettre fin». Il donne comme exemple leur collusion récente avec l'extractivisme minier et pétrolier. Il estime que «la maîtrise de sa destinée continue d'échapper au peuple québécois». Chez Tremblay-Pépin, le radicalisme fougueux, épique, nullement étranger à l'utopisme rationnel, impressionne par sa ferveur et sa générosité. Lui et l'IRIS succomberont-ils au productivisme que des anticapitalistes, rompus à la lutte sociale, partagent ironiquement avec les néolibéraux? Non, s'ils ont la sagesse écologique d'insister sur la croissance modérée autant que sur la dramatique dépossession qu'ils dénoncent.

Michel Lapierre

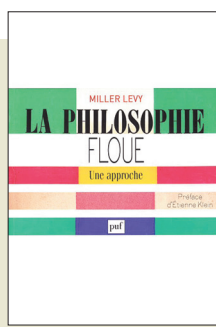


BALADE

PARIS MA GRAND'VILLE
Roger Grenier
Gallimard
Paris, 2015, 115 pages.

Roger Grenier est un vénérable monsieur des lettres, pilier de l'édition. Né en 1919, il a été un compagnon de Camus à *Combat*; auteur d'une trentaine de livres, moult fois primés, journaliste, pataphysicien et plus encore, il a été un éditeur majeur chez Gallimard. Dans ce bref ouvrage, il revient sur tout cela, dans une promenade parisienne, s'arrêtant à telle rue, scansion du livre, où tel souvenir rejaillit. Il l'évoque d'un trait, tandis que le siècle s'éloigne, lui qui sera bientôt, pour une jeune génération, un monde difficile à croire, à se représenter. Camus, Queneau, Giono, Aragon et Triolet, Alejo Carpentier, Boris Vian ou Claude Roy, Sagan et les autres, c'est le Quartier latin profilé en touches légères, à propos d'un square, du pont des Arts, d'un café. Paris sur un mode léger.

Guylaine Massoutre



PHILOSOPHIE

LA PHILOSOPHIE FLOUE
UNE APPROCHE
Miller Levy
PUF
Paris, 2015, 192 pages

Dans *La philosophie floue. Une approche*, la boussole emblématique qui orne les couvertures de la célèbre collection «Que sais-je?» semble avoir perdu tout contact avec le champ magnétique terrestre, mais indique de nouvelles avenues imprévisibles. Se présentant comme un «artiste de variétés», Miller Levy esquisse les contours d'une «philosophie floue» qui procède par tâtonnement en mélangeant les titres de quelques «Que sais-je?». Ce sont soixante-dix œuvres réunies qui, non sans humour, font naître des catégories disciplinaires par association «termique». À la place des titres originaux *Géographie des paysages* et *La sexualité féminine*, Levy suggère *Géographie féminine* et *La sexualité des paysages*. D'une proposition à l'autre, les rapprochements, les détournements donnent envie de réfléchir à ces «choses qui n'existent pas» et qui «ont une drôle d'existence».

Renaud Lussier

Notre langue est-elle trop familière?

LOUIS CORNELLIER



Le débat sur la qualité du français des Québécois est permanent. «Plus qu'à taper sur une rondelle avec un bâton», écrivait la linguiste Marty Laforest dans son excellent *États d'âme, états de langue* (Nota bene, 2006), le véritable sport national des Québécois consiste à parler de la langue. Dans le dernier demi-siècle, les frondes les plus retentissantes à cet égard sont venues des regrettés Frère Untel et Georges Dor. Le discours est connu: les Québécois parlent mal et ne sont pas à la hauteur du modèle français. On ajoute souvent à ce constat l'idée que cette incompétence pourrait, à long terme, entraîner la disparition du français au Québec. Ce discours est-il juste?

Savante linguiste, Anne-Marie Beaudoin-Bégin (AMBB) entend le contester dans *La langue rapaillée. Combattre l'insécurité linguistique des Québécois*, un brillant essai que son préfacer Samuel Archibald présente, à raison, en faisant un clin d'œil au titre d'un classique de la linguiste Marina Yaguello, comme un «Catalogue des idées reçues sur la langue québécoise».

Menace

Une de ces idées reçues est justement celle selon laquelle la principale menace qui pèse sur le français au Québec ne serait pas tant la force de l'anglais que la mauvaise qualité de notre français. AMBB la démolit en deux coups de cuillère à pot. «Une langue, écrit-elle en rappelant une vérité méconnue, ne disparaît pas quand elle s'éloigne de la norme prescriptive, elle disparaît quand elle n'est plus utilisée, point.»

Par conséquent, précise-t-elle, «ce ne sont pas les puristes qui ont maintenu le français au Québec». Ce sont les femmes, en faisant des enfants, notamment à l'époque de la Revanche des berceaux, et la loi 101, en faisant du français la langue de l'école, du travail et de l'administration publique, en permettant donc, explique la linguiste dans une belle formule, «l'aspiration au bonheur en français» au Québec. La sauvegarde d'une langue, en d'autres termes, est d'abord une affaire de statut et d'usage, et non de respect de la norme. La leçon est claire,



Le discours est connu: les Québécois parlent mal et ne sont pas à la hauteur du modèle français. Savante linguiste, Anne-Marie Beaudoin-Bégin entend contester ce constat dans *La langue rapaillée. Combattre l'insécurité linguistique des Québécois*, un brillant essai.

historiquement vérifiée, mais jamais retenue. Son rappel est donc plus que bienvenu.

Qu'en est-il, maintenant, de la qualité de notre langue? Pour répondre à cette question, AMBB nous convie à un petit cours de linguistique. La plupart des discours sur la langue, explique-t-elle, relèvent de l'approche prescriptive, qui consiste à se fonder sur une norme (dictionnaires, grammaires) pour accepter ou refuser certaines formes. En tant que science, la linguistique privilégie plutôt l'approche descriptive, qui consiste à colliger les formes existantes et possibles, sans jugement de valeur.

«Les linguistes descriptifs, précise toutefois AMBB, reconnaissent l'importance de la norme prescriptive», c'est-à-dire du français soigné, mais ils s'opposent à la confusion entre langue standard et langue. Ils expliquent qu'il est dans la nature même de toute langue de comporter des variétés (soutenue, neutre, familière et populaire) et que la norme n'est pas intrinsèque à la langue, donc imuable, mais est plutôt un fait social soumis à des variations géographiques («dîner» n'a pas le même sens ici qu'en France), temporelles (le «moé» prestigieux de Louis XIV est devenu populaire), situationnelles (la même personne modifie son registre selon qu'elle discute entre amis ou qu'elle donne

une conférence) et socio-économiques (le juron d'un ouvrier n'a pas nécessairement une connotation agressive).

La familiarité

Ce que veut montrer AMBB, c'est qu'il n'y a pas une langue française, qui devrait être la même en tout temps et en tout lieu, mais des langues françaises. Les divers registres ont des rôles sociaux distincts: le registre soigné s'applique à des situations officielles et le registre familier aux situations informelles. Une analogie avec le rôle des vêtements sert d'illustration: dans un gala, on ne s'habille pas comme chez soi. Peut-on dire pour autant que les vêtements d'intérieur, moins chics, sont condamnables?

Les jugements sévères portés sur la qualité de notre langue s'expliqueraient, selon AMBB, par une méconnaissance de ces vérités linguistiques. Nous aurions, au Québec, la fâcheuse tendance à condamner les manifestations du registre familier, au nom d'une norme considérée comme un absolu. Ce refus de la variation, suggère la linguiste, serait la cause de notre insécurité linguistique et aurait un effet pervers: ce sentiment de ne jamais être à la hauteur entraînerait un décrochage («trop complexe de

respecter la norme, j'abandonne») et un désir d'anglais.

La démonstration est énergique, instructive et solide. Elle fait toutefois l'impasse sur un élément important. S'il importe, en effet, de reconnaître la valeur du registre familier (dans la mesure, cependant, où il s'inscrit dans le génie du français; tout accepter en

bloc, comme le suggère AMBB, même les anglicismes et les calques, confine à un laxisme conduisant à négliger le souci de la langue), il importe tout autant de rappeler la nécessité de maîtriser le registre soigné, dont l'élégance et la précision sont irremplaçables.

Utiliser le registre familier à l'oral, AMBB a raison de l'écrire, ce n'est pas dégrader la langue française, mais ne pas avoir accès au registre soigné, de même que ne pas maîtriser le code standard à l'écrit, reste une manifestation de pauvreté linguistique trop répandue au Québec. La familiarité est une belle vertu québécoise, mais ça ne doit pas être la seule.

louisco@sympatico.ca

LA LANGUE RAPAILLÉE
COMBATTRE L'INSÉCURITÉ
LINGUISTIQUE DES QUÉBÉCOIS
Anne-Marie Beaudoin-Bégin
Somme toute
Montréal, 2015, 120 pages

HISTOIRE

Des Patriotes aux vire-capots

Peu d'ex-Patriotes se sont opposés à l'Union de 1840 et à la Confédération de 1867

MICHEL LAPIERRE

En publiant sa *Breve histoire des Patriotes* à la faveur de la commémoration de ceux qui illustrèrent l'insurrection de 1837-1838 et le mouvement progressiste sous-jacent, Gilles Laporte dépoussié un sujet presque usé. Pas si brève que le veut le titre, sa synthèse, plus soucieuse de pensée politique que de bravade, justifie la prudence de Papineau et donne tort à Wolfred Nelson qui, aussi versatile qu'intempestif, finira par se rallier au pouvoir.

«Je diverge d'opinion avec M. Papineau et je crois que le temps est venu de fondre nos plats d'étain pour en faire des balles!» s'écrie, en octobre 1837, Nelson, l'un des Patriotes les plus en vue. Il le reproche à Louis-Joseph Papineau, le chef politique, de ne pas, dans l'immédiat, appeler au soulèvement du Bas-Canada contre l'Empire britannique.

L'analyse de Laporte est limpide et ramassée: «L'indécision de Papineau peut-elle en partie expliquer ultimement l'échec de l'insurrection? Clairement pas.» L'historien le démontre de façon très convaincante: «Les conditions matérielles à

«Il est remarquable que le programme patriote ait été porté par une population plongée alors dans la pauvreté, la précarité, la discrimination et l'isolement»

Extrait de *Breve histoire des Patriotes*

une victoire militaire patriote n'étaient tout simplement pas réunies.» On ne peut affronter la plus puissante armée du monde avec des fourches et des soldats d'un jour.

Crises et émancipation

L'éditeur ne pêche pas par flatterie en présentant l'ouvrage comme «une première synthèse claire et accessible». Pour en faire ressortir la portée internationale, Laporte compare la lutte des Patriotes contre la domination britannique à celles que mènent, à la même époque, les Polonais contre l'Empire russe et, en particulier, l'Irlande aussi

bien que le Haut-Canada précisaient contre Londres.

Il prend soin de souligner ce qui différencie le Haut-Canada (l'Ontario actuel) du futur Québec: les réformistes n'y «bénéficient pas du soutien d'une majorité de la population qui, contrairement à celle du Bas-Canada, demeure profondément loyaliste et applaudira même à la répression». Il rappelle que, dans les fameuses 92 résolutions adoptées par les Patriotes mais répudiées par Londres, la défense de la langue française et de la culture qu'elle exprime y figurait.

Laporte note, avec beau-

coup d'à-propos, que, dans l'Amérique du Nord britannique, «il n'y a qu'ici que la crise sociale et la crise politique se soient superposées à une lutte d'émancipation nationale». Nommé par Londres en 1838 gouverneur en chef pour enquêter, Lord Durham vit d'ailleurs ici «deux nations en guerre au sein d'un même État».

Si Laporte a raison de conclure qu'il fallait «attendre 1960 et la Révolution tranquille» pour réentendre les accents «libérateurs» de 1837, on s'étonne avec regret qu'il place «sans rougir» George-Etienne Cartier, transfuge des Patriotes comme tant d'autres et père de la Confédération, dans la même chaîne de l'évolution québécoise que René Lévesque. Le jugement le plus généreux de sa part lui permet-il la confusion la plus aberrante?

Collaborateur
Le Devoir

BREVE HISTOIRE DES PATRIOTES
Gilles Laporte
Septentrion
Québec, 2015, 368 pages